



JESSY DESHAIS

## Photographes

47% des possesseurs de téléphones mobiles en France (plus de 13 ans) ont pris en mai une photo sur leur portable qu'ils ont envoyée sur un autre téléphone ou par mail (Comscore). Ils n'étaient que 42% en juillet 2012.

## Intimité

40 millions de photos sont postées chaque jour sur Instagram, générant 8 500 « like » par seconde. Le site a accueilli en mai, selon Comscore, 117 millions de visiteurs uniques, très majoritairement des 15-24 ans, dont 2,4 millions de Français.

## Nouvel An

600 millions de photos ont été postées sur Facebook la nuit du jour de l'An 2013. En France, les assureurs Axa et Swiss Life proposent des polices à destination des parents voulant couvrir la « e-réputation » de leur progéniture, notamment en supprimant les photos compromettantes.

# Se montrer

## Les nouvelles vies d'Homonumericus 2/6

Avec 550 millions de photos postées chaque jour, la génération Facebook se surexpose sur la Toile

LAURE BELOT

Emilie a une manie. Smartphone en main, elle ne peut s'empêcher de photographier le plat qu'elle mange, le coucher de soleil vu de sa terrasse... puis d'envoyer ces clichés dans le « nuage informatique », autrement dit potentiellement à la terre entière. « J'ai un iPhone depuis trois ans, et c'est venu petit à petit, avec mes copines », affirme cette lycéenne parisienne de 15 ans.

Au départ, Emilie s'est cantonnée à poster des images sur son mur Facebook. Mais ce n'est plus vraiment son truc. Le matin, c'est plutôt « l'application Instagram sur [son iPhone pour voir ce que les autres ont posté, puis une photo qu'elle envoie] dès qu'elle a une envie », dit-elle. Le week-end dernier, c'était ses ongles manucurés rose fuchsia : « Dimanche, journée repos, journée vernis. » Aujourd'hui, c'est « Today, milkshake vanilla Nutella » pour accompagner son goûter. Tout comme la chanteuse Rihanna (7,9 millions d'abonnés sur Instagram) ou la top model Cara Delevingne (1,9 million), ces icônes 3.0 dont les clichés sont repris à pleine page par les magazines dits « swag » (branchés). Au total, Emilie envoie une dizaine de photos par jour (« cela dépend de l'ennui »), qui sont visibles par ses 140 abonnés, « beaucoup d'An-

glais et d'Américains », dit-elle fièrement.

Voilà pour son activité photographique « historique ». Car, depuis quelques semaines, Emilie a un nouveau dada : « Snapchat », la photo-message qui s'autodétruit façon *Mission impossible*. « C'est une photo-mms dont je choisis la durée d'existence, de une à dix secondes, explique-t-elle. La personne qui la reçoit doit maintenir un bouton appuyé pour la visualiser. Ensuite, la photo s'efface. » Combien en envoie-t-elle ? « Plus d'une centaine par jour et j'en reçois tout autant », répond-elle en gloussant. Grimaces, fous rires... tout y passe sauf « les seins, la culotte et les clichés dans la douche. Je ne fais pas comme certaines copines ».

Et pour comprendre, il suffit de faire un tour sur Twitter (@sexy\_snapchat, @snapchatNude313, etc.). En ligne, visible par tous, des adolescents partiellement dénudés. « Le destinataire peut copier l'écran où apparaît la photo et décider de la diffuser où bon lui semble », explique Emilie. Seule protection : « Quand votre destinataire "screene" votre photo, vous l'apprenez par un message », dit-elle. Certes... mais il est trop tard, ou alors vous le voulez et jouez aux « photos faussement volées ».

Le phénomène est mondial. La Toile est devenue le repaire de l'« extimité », cette intimité partagée avec tous. Chaque jour, 550 millions de photos sont téléchargées sur Internet, dont 350 millions sur le seul

réseau Facebook. Avec des passages obligés : son chat, ses pieds dans un endroit agréable, son « selfie » (autoportrait pris d'une main), façon « non travaillé mais quand même un peu » pour ceux qui la jouent second degré. Son accouchement, son barbecue ou sa fiesta dans la piscine pour les autres. Seuls les troisième et quatrième âges ne semblent ne pas avoir basculé dans ce nombrilisme planétaire, illustration, selon les psys, d'une « narcissisation » accrue de la société.

L'appel lancé sur Lemonde.fr, « Vous exposez votre vie en ligne, comment et pourquoi ? » a attiré des témoignages de la génération Facebook – les 18-25 ans cueillis au collège ou au lycée – qui, semble-t-il, commence à gamberger.

« Des photos avec mes fesses toutes nues sont encore visibles en ligne », déplore Sébastien

Ainsi Lisa, 18 ans, bachelière ES. « A partir de 2009, j'ai partagé toute ma vie sur Facebook, explique-t-elle. Mon adresse, mon lycée, des photos de moi partout avec mes ami(e)s. J'ai expliqué mon style d'humour, les émotions que je ressentais. Comme tout le monde. C'était la mode et ça l'est toujours pour beaucoup. » Au fil des mois, cependant, Lisa a perçu des effets dont peu de monde parle au lycée. « On a commencé à se disputer, amoureuxment, amicalement. Entre gens connus, ou inconnus. Normal, on ne s'était pas vraiment fixé de limites, on parlait politique, religion. » Les confessions en ligne apparaissent alors comme autant d'aspérités sur lesquelles les autres peuvent s'accrocher. « On pourrait croire que cela unit de faire partie du même réseau, mais non. Cela incite plutôt, entre amis, à critiquer le profil et les photos d'un autre. » Une vie sociale numérique créant elle aussi sa propre pression.

« Le statut perso que l'on se crée sur Facebook, c'est quasiment une offre répondant à une demande : on écrit ce qui ne nous correspond pas mais ce qui correspond aux attentes des autres. Et plus la demande est satisfaite, plus on se sent fier. » Lisa s'est même surprise à devenir « addict », se demandant sans cesse : « Quelqu'un a mis

un truc sur moi peut-être ? » Faut-il voir les effets des cours de philo de terminale ? Lisa est en phase de sevrage. « Facebook est un lieu où s'expriment narcissisme et individualisme. Une sorte de défouloir où tous les maux s'affichent. » Bref, Lisa veut grandir, désormais, dans une certaine discrétion.

Tout comme Sébastien, dont le délice est venu, en novembre 2012, à la mort de son père. « Pendant très longtemps, j'ai publié ma vie en ligne. J'ai commencé à 14 ans par un blog sur Skyrock où je racontais tout. Ensuite, je suis passé sur Facebook et je m'y suis vautré, photos à l'appui, comme toute ma génération, sans comprendre que tout était enregistré et que Facebook allait vendre nos données. Tout va très vite. On a été pris de court, tout comme nos parents », note-t-il. Désormais responsable d'un restaurant, Sébastien cherche à tout effacer. « Des photos avec mes fesses toutes nues sont encore visibles en ligne », déplore-t-il. Reste qu'« ouvrir [sa] page Facebook est encore un réflexe. Pour [s'en détacher, [il] éprouve presque les mêmes difficultés que pour [s]e sevrer du cannabis ! », reconnaît-il.

A 33 ans, Guillaume, spécialiste informatique, semble avoir échappé à la surexposition. Sa solution ? Profiter mais ne plus rien montrer. « Je suis né en 1980 en même temps que la très médiatique génération Y, explique-t-il. Avec mon premier job d'été en 1996, je me suis payé mon premier ordinateur rien qu'à moi. » Digne représentant des « early adopters » (pionniers), Guillaume surfe avidement au lycée, en 1997, écoute son premier MP3 l'année de son bac, ouvre son compte Facebook en 2006. Et, pourtant, « le dernier message sur [son] mur date de 2008 ». « Mes collègues de bureau actifs sur Facebook et Twitter continuent à me traiter de geek mais n'y comprennent rien. » Pourquoi une telle déconnexion ? « J'estime avoir plus à y perdre qu'à y gagner », poursuit-il. Guillaume a l'impression d'avoir très rapidement compris vers où nous allons. Un détail l'amuse : « La plupart de mes amis de même profil n'ont pas de compte Facebook. Les nerds connaîtraient-ils mieux que les autres les travers de leurs propres outils ? » ■

Prochain article : Communiquer

Sur Lemonde.fr

lire les témoignages

## « L'invention d'un moi qui n'existe pas »

Paul Ardenne est écrivain et historien de l'art, auteur de *Sans visage* (Grasset, 2012).

La première représentation d'un « humain » est, dès Lascaux, voilà près de vingt mille ans, une énigme. Seul un homme à tête d'oiseau, que l'on croirait mort, s'affiche sur la paroi. Autour de lui ? Des animaux, uniquement. Peut-on être sûr, anthropologiquement parlant, que l'homme ait voulu de tout temps se « représenter » ?

Au cours des siècles, la pulsion narcissique de l'humain grandit, freinée par des interdits religieux. Les portraits idéalisés sont admis pour les hommes de pouvoir, princes, aristocrates ou membres émi-

nents du clergé. Mais représenter l'individu de façon identifiable est moins aisé. Le péché d'orgueil menace. Si l'on excepte les fresques de Fayoum, il faut attendre 1350 et le portrait du roi Jean Le Bon. La Renaissance et son culte des images du corps vont amplifier cette tendance.

Cinq cents ans plus tard, le photographe Eugène Disdéri innove avec le « portrait carte », l'ancêtre du Photomaton. Peu cher, ce daguerréotype singe le portrait pictural bourgeois de l'âge classique : on y prend la pose avec excès, au milieu de drapés et de colonnes antiques. Nous ne sommes pas si loin, actuellement, de ce pictorialisme rassurant.

Sur Internet, les réseaux sociaux fleurissent et démultiplient cette comédie des apparences. On pose ici pour « durer », pour fixer dans le temps sa propre image. Une attitude humaine conventionnelle, s'ancrer dans le présent, affronte ici tant bien que mal un monde rapide, amnésique, où les images fuient plus qu'elles ne pèsent.

Se portraiturer sur la Toile autorise l'invention d'un moi qui n'existe pas. Chacun peut élaborer une image « plus » lui-même, qu'il y croie ou non. On s'inscrit là dans la continuité du portrait conventionnel du XIX<sup>e</sup> siècle. A ceci près : un effet miroir et de diffusion beaucoup plus étendu. ■

RECUEILLIS PAR L. BE.